

Włodzimierz Dworzaczek

PERMÉABILITÉ DES BARRIÈRES SOCIALES DANS LA POLOGNE DU XVI^e SIÈCLE

Les barrières, qui protégeaient les couches privilégiées contre les intrus et qui gardaient jalousement leur monopole dans le domaine des avantages sociaux, économiques et politiques, ont toujours et partout été perméables. Il est compréhensible que cette perméabilité revêtait des formes et des proportions différentes selon les pays et les temps, mais une chose demeure certaine: plus la position conquise par l'état privilégié était élevée d'autant plus cet état défendait l'entrée de ses rangs aux personnes issues des autres couches sociales. Son prestige en était augmenté. En Pologne du XVI^e et du XVII^e siècle, la multiplication des lois interdisant l'accès aux états supérieurs et le renouvellement, en des formes de plus en plus sévères, des lois anciennes, témoignaient éloquemment que malgré ces lois un nombre important d'intrus s'étaient habilement glissés dans les milieux en apparence hermétiquement fermés.

En ce temps-là, se reproduisait un phénomène qui, plus tôt, au XIV^e siècle, avait eu un caractère de masse: alors que les limites qui séparaient la noblesse des autres classes étaient encore fluides, les prévôts des villes (*advocati*) et des villages (*sculteti*) fondés sur la base du droit allemand, qui possédaient généralement des terres, s'assimilèrent à la noblesse dans leur grande majorité. Dans les rangs de la noblesse, des magnats même, passaient également les riches bourgeois des grandes villes enrichis sur la ferme des impôts, du sel, des douanes, des monnaies, qui prêtaient de l'argent aux souverains et recevaient, en gage ou en garantie des sommes prêtées, des revenus du Trésor ou des domaines royaux. En particulier, l'administration des salines de Wieliczka et de Bochnia était à la source de nombreuses fortunes rapidement faites¹. Parfois l'anoblissement prenait

¹ J. Ptaśnik, *Studia nad patrycjatem krakowskim wieków średnich* [Étude sur le patriciat cracovien au Moyen Âge], II^e partie, « Rocznik Krakowski », vol. XVI, 1914, pp. 6 - 9.

le caractère formel, mais souvent il ne reposait que sur la possession de biens fonciers et sur des liens de parenté avec une noblesse plus ancienne.

Au XV^e siècle, la notion de noblesse était déjà définie, tout au moins *grosso modo*. La catégorie des chevaliers mi-nobles dits *włodyki* avait disparu: les uns avaient réussi, grâce à leur meilleure situation économique, de passer à la noblesse, le reste s'était dilué dans la mer paysanne. Mais au XVI^e siècle, et de-ci de-là jusqu'au XVIII^e, sur le territoire de la Couronne avait persisté une sorte de noblesse terrienne dont les droits étaient proches de ceux des chevaliers ci-dessus, bien que son origine sociale fût entièrement différente. C'étaient des groupes relativement peu importants de vassaux du roi, de prélats ou de nobles influents. On leur donnait le nom de *man*. Ils résidaient de préférence sur les terres intégrées dans la Couronne au cours des XIV^e — XV^e siècles. Nous en recontrons dans le duché de Siewierz, propriété des évêques cracoviens, dans le domaine des évêques de Warmie, dans les biens de Pułtusk, qui appartenaient aux évêques de Płock, ainsi que dans les biens de Wieluń, prébende des curés de la cathédrale de Płock. On rencontrait des vassaux nobles dans les parties orientales de la Couronne, dans des domaines royaux, et dans les domaines des magnats de Podlachie, de Volhynie et de Ruthénie de Halicz. La même noblesse vécut jusqu'au XVII^e siècle à l'autre bout de la Pologne, dans le nord-ouest de la voïvodie de Poznań. Certains de ces nobles relevaient des starostes de Wałcz, d'autres de la puissante famille Wedel. Dans les provinces orientales, les *man* constituaient une survivance des institutions fondées par l'ancien droit ruthène, mais aussi des éléments de la féodalité ouest-européenne transférés en Ruthénie de Halicz pendant le gouvernement du duc Ladislas d'Opole (1372 - 1378, 1386 - 1387). La survivance de tels reliquats féodaux était entièrement compréhensible à l'ouest et au nord, sur les territoires qui avaient appartenu quelque temps à l'Ordre teutonique. Les derniers « vassaux » disparurent en Ruthénie de Halicz pendant le XV^e et le XVI^e siècle: ils étaient passés dans la noblesse ou descendus au rang des paysans. Ailleurs, en Grande-Pologne notamment, les choses ne se passèrent ainsi qu'au XVII^e siècle, parfois plus tard encore ².

Un processus assez semblable se déroulait en Lituanie. Durant le XV^e et le XVI^e siècle, ceux qu'on appelait les serviteurs *putni*, gens d'armes montés et cuirassés, astreints au service militaire en raison des terres qu'ils possédaient, qui dépendaient soit directement du grand duc, soit des riches boyards ou des magnats, formaient la couche la plus élevée de la

² S. Chmielewski, *Manowie w ziemi wałeczkiej w XVI wieku* [Les mans de la terre de Wałcz au XVI^e siècle], « Studia i Materiały do Dziejów Wielkopolski i Pomorza », vol. VI, 1960, pp. 209 - 256.

population non indépendante. Leur position réelle ne différait pas de celle des couches inférieures des boyards qui étaient nobles, on les appelait des boyards *putni* ou cuirassés. Ils cherchaient à tout prix à pénétrer dans les rangs de la noblesse, et comme les barrières entre les états n'étaient pas encore nettement dessinées en Lituanie au XVI^e siècle, ils réussissaient souvent. Le recensement, fait en 1528, de tous les hommes astreints au service militaire, puis le second recensement, de 1557, rendirent cette pénétration difficile, puisqu'ils avaient défini nettement la condition et l'état de la population. Si au XVI^e siècle, sur le territoire de la Couronne le problème de la pénétration à la noblesse de ces demi-nobles féodalement assujettis n'était qu'un phénomène marginal, en Lituanie, où une noblesse homogène était en voie de formation, on notait un grand afflux d'individus aisés, personnellement libres, issus de la population dépendante. Quant aux rares et assez pauvres villes lituaniennes, elles n'abondaient pas en prétendants à la noblesse.

Au début du XVI^e siècle, les magnats cherchèrent à se détacher du reste de la noblesse; leur tentative échoua, et ce fut le triomphe du principe de l'unité en droits au sein de la noblesse, principe purement formel bien souvent, étant donné les énormes disproportions des revenus. Le noble à plein droit était alors celui dont les deux parents étaient nobles. Il est vrai que le statut promulgué, en 1505, par le roi Alexandre reconnaissait aussi comme nobles les fils nés de père noble et de mère roturière, mais seulement quand les parents menaient un mode de vie qui était celui de la noblesse. En outre, le statut réservait les riches prébendes accordées au clergé, uniquement aux nobles à plein droit. Les fils de bourgeois et de paysans étaient définitivement écartés de la plupart des prébendes, des meilleures naturellement. Les candidats aux prébendes, bourgeois ou paysans, nantis de grades scientifiques, ne pouvaient désormais obtenir que des canonicats dits « doctoraux », peu nombreux et mal pourvus³.

Il est évident que toutes les charges dans l'administration de l'État et dans les autonomies locales n'étaient accessibles qu'aux seuls nobles. Ces derniers possédaient de nombreux privilèges: ils jouissaient d'une quasi totale exemption d'impôts, ne pouvaient être condamnés sans jugement et, même, un propriétaire noble ne pouvait être emprisonné avant le jugement, à moins d'être pris en flagrant délit; ils étaient exonérés de toute contribution quand ils vendaient les produits de leurs terres ou les marchandises qu'ils avaient fait venir pour leur propre usage, etc. L'interdiction de vendre la terre aux roturiers, faite en 1496, renouvelée en 1538 et en 1543, ne fut appliquée plus rigoureusement qu'au XVII^e siècle, mais pendant tout le XVI^e elle menaçait les propriétaires roturiers. A titre excep-

³ *Volumina legum*, vol. I, Petersburg 1859, p. 138.

tionnel, les bourgeois de certaines grandes villes, ceux de Cracovie notamment, avaient le droit d'acheter des terres. Ce droit fut également octroyé, en 1538, à toutes les villes de la Prusse Royale⁴. Si on note que le rôle des représentants bourgeois à la Diète était limité, et que quelques villes seulement étaient représentées, nous comprendrons le rang dominant de la noblesse dans l'État.

Rien d'étonnant donc que la voie à ce véritable Pactole dût être barricadée avec soin. Mais pendant toute la durée de l'histoire de la Pologne féodale, il n'y eut aucune institution capable de trancher de manière compétente, même après examen des preuves et documents, qui était noble ou qui usurpait cette qualité. Il n'y avait pas en Pologne de « rois héraldiques » ni de « hérauts » qui, comme en Europe occidentale, fussent chargés de veiller sur les blasons et, en conséquence, puissent attribuer telles ou autres armoiries. Au début, seuls les tribunaux locaux décidaient de la noblesse de quelqu'un, ensuite, aussi le tribunal central et les diétines. Les tribunaux décidaient d'abord sur foi des déclarations, faites sous serment, par les membres de la famille; au XVII^e siècle, les documents furent également pris en considération. Un tel procès n'était intenté que sur accusation privée dite *vituperio*, et la défense de l'accusé s'appelait *expurgatio*. « Blâmes » et « purgations », très répandus à la fin du XIV^e et pendant tout le XV^e siècle, un peu plus rares au XVI^e siècle, durèrent jusqu'à la fin du XVII^e siècle, puis disparurent complètement. Nous reviendrons encore au mécanisme très spécial de cette institution, pour le moment, disons simplement que les purgations, qui reposaient souvent sur de faux témoignages, ne servaient en général qu'à confirmer des droits usurpés.

La voie officielle vers la noblesse s'accomplissait par l'anoblissement, aussi convient-il de lui consacrer un peu de place. Une des formes les plus anciennes d'anoblissement était l'adoption, c'est-à-dire l'admission d'une personne au sein d'une famille noble, faite par les membres les plus éminents de cette famille. Il en fut ainsi, en 1413, à Horodło où, au moment du renouvellement de l'union entre les États de Pologne et de Lituanie, les représentants de quelques dizaines de familles nobles polonaises admirent à leur blason les plus éminents catholiques lituaniens. Certains éléments de l'adoption étaient passés dans l'anoblissement et y persistèrent jusqu'au XVI^e siècle. Il arrivait que le roi honorait la personne anoblie d'une partie de ses armoiries, et l'intégrait ainsi symboliquement dans sa famille. Parmi les rares anoblissements connus du XV^e siècle (sous Casimir Jagellon et Jean Olbracht), quelques-uns ont pour blason « Po-

⁴ *Ibidem*, pp. 124, 259, 267, 280.

gonia » — un bras armé, c'est-à-dire une partie de blason de Lituanie — Pogoń. Le fait se reproduisait encore au XVI^e siècle, sous le règne d'Alexandre et de Sigismond I^{er} ⁵. Mais beaucoup plus souvent cela se passait ainsi qu'un représentant d'une noble famille (celui souvent qui avait été son protecteur à la cour du roi) offrait à l'anobli un des anciens blasons. Sous Sigismond I^{er} le Vieux, plusieurs familles de magnats se distinguèrent en tant qu'avocats des candidats à la noblesse, notamment les frères Łaski: Jan, grand chancelier de la couronne devenu plus tard archevêque de Gniezno, et son frère Jarosław; les frères Szydłowiecki: Krzysztof, voïvode, puis castellan de Cracovie, et Jakub, son frère, trésorier de la Couronne, et Jan Lubrański, évêque de Poznań ⁶. Ils exerçaient une sorte de mécénat, et en ce qui concerne Krzysztof Szydłowiecki, nous sommes en droit de supposer que sa protection n'avait pas été désintéressée. A la fin du siècle, l'hetman et chancelier Jan Zamoyski était partisan ardent de l'anoblissement, mais il cherchait à récompenser surtout les exploits guerriers.

Le caractère adoptif de l'anoblissement a fréquemment été souligné par le fait de nommer quelques représentants de la famille qui avait partagé son blason, et parfois c'étaient des personnes à noms différents, n'ayant pour toute parenté que des armoiries communes. Dans de tels cas, les lettres de noblesse n'étaient qu'une confirmation royale de l'adoption. Mais, au cours du XVI^e siècle, cette vieille forme disparut et fit place à l'anoblissement par le roi, qui, à l'occasion, attribuait des blasons nouveaux ou des armoiries anciennes, mais légèrement modifiées. L'intégration à la communauté familiale devenait de plus en plus rare, pour disparaître finalement des privilèges d'anoblissement.

Peu nombreux au XV^e, les anoblissements se multiplièrent au XVI^e siècle; répartis assez régulièrement sur les années respectives, ils marquèrent une augmentation visible au moment des guerres de Livonie menées par Sigismond-Auguste et pendant les expéditions d'Etienne Bathory. Au total, leur nombre pouvait monter à 200 pendant tout le siècle. Et pourtant sous le règne d'Etienne Bathory, en 1578, la noblesse, qui croissait en force, fit adopter à la Diète une loi empêchant le roi de prodiguer les anoblissements. Dorénavant, le monarque ne pouvait conférer des lettres de noblesse que pendant les sessions de la Diète et au cours des expéditions de guerre, sous contrôle de l'opinion publique et non dans le secret de sa chancellerie. Malgré ces difficultés, la quantité d'anoblissements s'accrût à la fin du XV^e siècle, sous Sigismond III. La seule année 1591 en vit une quinzaine, dont la plupart eut lieu en conséquence

⁵ *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, éd. T. Wierzbowski, vol. I, n^o 293, 1565; vol. III, n^o 1152; vol. IV, n^{os} 4355, 7229, 10530 suppl. n^o 1200.

⁶ *Ibidem*, vol. III, n^{os} 1527, 1672, 2135; vol. IV, suppl. n^o 1293.

des guerres menées par le roi précédent, Etienne Bathory. Seule la constitution de la Diète y posa des limites efficaces, en 1601, en exigeant pour chaque anoblissement une décision parlementaire spéciale⁷. L'effet fut immédiat: on n'enregistra qu'une trentaine d'anoblissements pendant la première moitié du XVII^e siècle. Au cours de la seconde moitié, durant les années troublées par les guerres sanglantes contre les Cosaques et les Tartares, par le « déluge » suédois, les guerres de Russie et de Turquie, le chiffre des anoblissements monta à 250. Et durant les soixante premières années du XVIII^e siècle, époque de la guerre du Nord suivie du règne pacifique d'Auguste II et d'Auguste III de Saxe, quand les Diètes n'arrivaient à se réunir que rarement, on délivra à peine quelques lettres de noblesse. Le règne de Stanislas-Auguste constitue un chapitre à part dans l'histoire de cette institution. Les 600 anoblissements octroyés en 31 ans demeurent en relation étroite avec les débuts du processus de transformation de la société féodale en société bourgeoise.

Quelles étaient les personnes que l'on anoblissait au XVI^e siècle, selon quel critère étaient choisis ceux que l'on introduisait dans l'ordre de la noblesse? Du point de vue quantitatif, la première place revient aux militaires qui s'étaient distingués pendant les guerres, et ce groupe était particulièrement nombreux durant la seconde moitié du XVI^e siècle. Les capitaines étrangers commandant aux mercenaires n'y manquaient pas. En 1504 - 1505, le roi Alexandre attribua à trois commandants hongrois, qu'il avait anoblis, les armoiries Ciołek (*vitulum cornutum*)⁸. Nous devons également compter parmi les anoblissements des militaires les uniques lettres de noblesse dans la flotte polonaise du XVI^e siècle octroyées par le roi Sigismond-Auguste, en 1569, à Michał Figenaw, capitaine de la marine royale⁹.

Un autre groupe important était composé des bourgeois des grandes villes. Sous le règne des deux derniers Jagellons, la première place revint à Gdańsk, avec 11 anoblissements, la deuxième à Cracovie, avec 8 anoblissements, la troisième à Toruń, avec 5; Poznań, Lwów et Lublin reçurent chacun 2 anoblissements, Bydgoszcz, Chojnice et Biecz¹⁰ n'en eurent qu'un seul.

Ensuite accédèrent à la noblesse les membres du clergé, en particulier les chanoines des collégiales qui possédaient parfois des grades scientifiques. Cette catégorie de nobles était le plus souvent autorisée à por-

⁷ *Volumina legum*, vol. II, p. 390.

⁸ *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, vol. III, n^{os} 1859, 2147, 2435, 2448.

⁹ *Ibidem*, vol. V, n^o 10053.

¹⁰ *Ibidem*, vol. III, n^{os} 1527, 2133; vol. IV, n^{os} 2486, 2852, 3990, 4652, 4915, 5072, 5078, 6037, 6890, 7177, 7229, 8958, 12875, 14213, 15208, 18965, 21052; vol. V, n^{os} 721, 2393, 3478, 5566, 5662, 5884, 6965, 7189, 7929, 9231, 10034, 10316, 10433, 10434, 10550.

ter le blason des évêques qui les protégeaient. Parmi les prélats ainsi anoblis on compte Tiedeman Giese, le futur évêque de Chełm¹¹, et l'éminent historien Marcin Kromer, originaire de Biecz, qui devint plus tard évêque de Warmie¹². L'anoblissement des ecclésiastiques pouvait demeurer sans conséquences de nature sociale, puisqu'il s'agissait de célibataires, mais parfois les titres de noblesse s'étendaient à leurs frères¹³. Nous n'avons rencontré qu'un seul ecclésiastique anobli de l'église orthodoxe. Il s'agit de Jan Terlecki, pope du village Terło dans le bassin du Dniester, que la puissante famille Tarło admit à son blason, en 1551¹⁴.

Le petit groupe de savants anoblis se composait de professeurs de l'Université de Cracovie (Szymon Marycjusz de Pilzno, en 1559, Stanisław Sokołowski, en 1571, Stanisław Pikus Zawadzki, en 1572), de médecins, notamment ceux qui soignaient la famille royale (Mikołaj Buccella, en 1581) ou de magnats influents, et enfin de juristes¹⁵. Nous ne connaissons qu'un seul cas d'anoblissement qui récompensait des services diplomatiques, celui de Wawrzyniec Warmuntowicz qui négocia le mariage de Sigismond-Auguste avec l'archiduchesse Elisabeth; il fut anobli en 1540¹⁶. J'ai parlé plus haut des professeurs anoblis de l'Université de Cracovie. D'après le privilège de 1535, tous devenaient nobles à titre personnel et ne pouvaient solliciter la noblesse héréditaire, étendue à leur famille la plus proche, qu'après vingt ans d'activité universitaire.

Un groupe à part, fort peu nombreux, était constitué par les serviteurs des rois et des magnats, ainsi que par les fonctionnaires; contentons-nous de nommer Walenty Duracz, directeur des mines de fer, en 1578, ou Marcin Klobar, maître des forges à Brąszowice dans la voïvodie de Sieradz (1540)¹⁷. Ce n'était qu'à titre exceptionnel que des représentants de l'artisanat artistique devenaient nobles. Ce fut le cas, en 1552, de Jean Jacques Caraglio (Caralius), médailleur et orfèvre de Vérone¹⁸. Mais il est connu, à quel point le roi Sigismond-Auguste était amateur d'objets de cet art.

Il arrivait que l'anoblissement était justifié par la possession d'une propriété foncière héréditaire (il ne s'agissait pas des bourgeois cracoviens qui avaient le droit d'acheter des villages et en profitaient large-

¹¹ *Ibidem*, vol. V, n° 5546.

¹² *Ibidem*, vol. IV, n° 2908.

¹³ *Ibidem*, vol. IV, n°s 2908, 16712; vol. V, n°s 5546, 7016.

¹⁴ *Ibidem*, n° 5136.

¹⁵ *Ibidem*, vol. III, n° 2603; vol. IV, n°s 4062, 6154, 20503; vol. V, n°s 2540, 4484, 7102, 8759, 10727.

¹⁶ *Ibidem*, vol. IV, n° 6765.

¹⁷ *Ibidem*, n° 20287; A. Boniecki, *Herbarz polski [Armorial polonais]*, vol. V, p. 114.

¹⁸ *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, vol. V, n° 5739.

ment). C'est ainsi, qu'en 1543, les deux fils du bourgeois Rybka de Rawa, nés de mère noble du nom de Wałowska, furent anoblis en tant qu'héritiers de biens Wałowice situés en terre de Rawa; Joachim Wałowski, parent de leur mère, les admit à ses armes Ogończyk. Et voici encore un anoblissement survenu dans la même région: Andrzej Ligeza de Byszowice avait acquis à perpétuité une partie du village Bogusławczewice; il fut autorisé à porter le blason des autres propriétaires de ce village et, en résultat, anobli¹⁹. Ces deux exemples sont empruntés à des milieux de petite noblesse. Marek de Dąbrówka près de Varsovie, donc d'origine masovienne, acheta les biens héréditaires Wilamówka en Podlachie, et fut anobli pour cette raison en 1511. Il semble pourtant que c'est la décision du vice-chancelier Drzewicki et de sa famille, consentant à partager leur blason avec Marek, qui a décidé de la chose²⁰.

Vers la fin du XV^e siècle, on commença à conférer l'indigénat aux étrangers qui s'établissaient en Pologne; l'indigénat consistait en la reconnaissance officielle, en Pologne, des lettres de noblesse étrangères. Les fluctuations enregistrées dans l'attribution des indigénats ne correspondaient pas tout à fait aux fluctuations des anoblissements. Rares durant la première moitié du XVI^e siècle, à peine une dizaine de cas, ils se montèrent à une trentaine au cours de la seconde moitié du XVI^e siècle, et il y en eut à peu près autant pendant la première moitié du siècle suivant. Ensuite, les guerres de Jean-Casimir, et surtout celles de Jean III Sobieski, provoquèrent cent quarante cas de « naturalisations », le règne des Saxons n'arriva pas à une dizaine et celui de Stanislas-Auguste en compta à peu près cent trente. Cela veut dire que, pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle, tout comme dans la seconde moitié du XVIII^e, l'afflux, plutôt nombreux, des étrangers en Pologne se refléta dans les documents qui confirmaient la noblesse de certains d'entre eux.

Il serait faux de croire que le chiffre des anoblissements, que nous ne sommes d'ailleurs en état de fixer qu'approximativement²¹, correspondait au nombre de familles qui pénétraient ainsi dans les rangs de l'ancienne noblesse et, s'assimilant, apportaient des éléments sociaux et culturels nouveaux. Les lettres de noblesse pouvaient ne pas avoir, et habituellement n'avaient aucune conséquence pratique, si les personnes anoblies ne disposaient pas de moyens suffisants pour suivre le mode de vie des nobles, et acheter, en premier lieu, une propriété à la campagne. Il existait une foule de noblesse pauvre dont le niveau de vie ne différait guère de celui

¹⁹ *Ibidem*, vol. IV, n^{os} 7163, 9863.

²⁰ *Ibidem*, n^o 9866.

²¹ Une liste exacte exigerait un examen détaillé des livres de la chancellerie de la Couronne et des renseignements puisés à d'autres sources. D'après mes renseignements, une telle liste est préparée par le dr Z. Wdowiszewski.

des paysans; ces gentilshommes pauvres vivaient parfois plus misérablement que les paysans aisés. Mais il faut noter que la quantité de gentilshommes miséreux, sans résidence fixe, était, au XVI^e siècle, certainement moindre qu'aux siècles suivants. Mais tous étaient nobles de père en fils, et leurs voisins, imbus du principe d'une égalité formelle, ne mettaient jamais en doute leur noblesse. Le roturier fraîchement anobli était, lui, presque toujours exposé à l'hostilité de l'entourage; il devait la surmonter par un niveau de vie élevé et s'il voulait, lui et sa descendance, s'assimiler à la noblesse, les autres nobles devaient en pouvoir profiter. Sans cela, les lettres de noblesse demeuraient pratiquement nulles. C'était la source d'un phénomène en apparence bizarre: parmi le millier de familles anoblies en plusieurs siècles, les héraldistes ne parlent que de 200, 300 noms tout au plus. L'immense majorité ne laissa aucune trace dans les documents judiciaires, relatifs aux intérêts matériels de la noblesse, ils ne menèrent donc jamais grand train. Nous devons aussi garder présent à la mémoire qu'un étranger honoré de lettres de noblesse polonaises ne fondait pas de famille dans notre pays, mais que, fortune faite, il retournait dans sa patrie.

Pour d'autres raisons encore l'anoblissement pouvait ne pas entraîner le passage dans la noblesse. La fortune, la position sociale et, jusqu'à un certain point aussi la position politique des bourgeois de Gdańsk, correspondaient au XVI^e siècle au niveau de celle des magnats plutôt qu'à celle de la noblesse. A Gdańsk, chaque visite royale se signalait par l'anoblissement du maire et de ses principaux conseillers. En règle générale, les lettres de noblesse ne changeaient rien au mode de vie de ceux qui les recevaient. Ils continuaient, eux-mêmes et leurs descendants, à résider à Gdańsk, vivaient des entreprises qu'ils dirigeaient, s'y mariaient, occupaient des fonctions municipales et ne traitaient leur noblesse que comme une haute distinction. La famille des marchands Werden, dont Jan, bourgmestre de Gdańsk en 1526 - 1554, admis au blason *Odrowąż* par le chancelier Krzysztof Szydłowiecki et anobli en 1525, constituait une exception²². Deux ans plus tard, le roi lui donna à ferme la riche starostie de Nowe, devenue ensuite fief héréditaire. Le fils du bourgmestre, lui aussi prénommé Jan, conserva sa fonction d'échevin, mais quitta la ville et s'établit à Nowe. Ce ne fut qu'à la troisième génération qu'un Werden épousa une femme noble, née Małgorzata Niewieścińska. Dans la quatrième génération, nous trouvons un représentant de cette famille: Jan (décédé en 1648), souscamérier poméranien qui orthographiait son nom *Werda*, époux d'Elżbieta Grzymułtowska, fut un noble potentat dans toute l'acceptation du terme. Le fils du couple, Mikołaj, était, en 1648 - 1650, le der-

²² *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, vol. IV, n° 4652.

nier fermier de Nowe dans la famille²³. Mais les autres Dantziens anoblis, par exemple les Zimmerman, Ferber, Fursth, Bremer, Behem restèrent en fait des bourgeois, bien que certains d'entre eux possédassent des biens fonciers. Si elles étaient mises en pratique dans leurs conditions, les lettres de noblesse n'apporteraient pas de véritable promotion sociale. Il en était de même avec les riches bourgeois de Toruń. Les Rudiger, comme les Linde²⁴, malgré l'anoblissement répété de chacun des membres de la famille séparément, demeurèrent des bourgeois.

Dans les conditions polonaises, c'était la fortune qui, en principe, décidait de la position sociale incomparablement plus que les lettres de noblesse. On peut le formuler ainsi: l'anoblissement n'avait de valeur pour la position sociale de l'anobli que s'il reposait sur une fortune solide. Les biens étaient indispensables pour introduire le bourgeois au statut d'un noble; il fallait qu'il ait les moyens d'acheter des terres, de mener le train de vie d'un noble, de doter ses filles assez richement pour qu'elles fussent épousées par les fils des nobles. Les gendres et beaux-frères aux noms connus étaient les meilleurs répondants de la noblesse de fraîche date, parfois absolument fictive, de l'ex-roturier.

Les bourgeois d'origine étrangère, Italiens, Allemands, Levantins plus rarement, grâce à leurs contacts facilitant un commerce international lucratif, parvenaient plus rapidement que les bourgeois locaux à des fortunes importantes. Leur promotion sociale était facilitée par le fait qu'il était moins aisé de vérifier leurs dires, quand ils prétendaient descendre des nobles, avoir eu des ancêtres illustres sur le Rhin ou dans la lointaine Italie, que d'abattre les généalogies fantaisistes que les arrivants des petites villes polonaises, ou des chaumières paysannes même, construisaient à l'intention de leur entourage. L'anoblissement, ou l'indigénat qui confirmait des droits authentiques ou imaginaires à la noblesse, était certainement une question d'argent et de répondants influents à la cour. C'étaient ces derniers qui, dans les cas d'anoblissement, « adoptaient » les nouveaux nobles dans leurs familles et blasons. Cela devait coûter d'autant plus que la roture du candidat était flagrante, mais en fin de compte cela était possible. Les étrangers habiles, ou ceux auxquels le roi tenait particulièrement, arrivaient à l'indigénat même si leur titre de noblesse étranger était une pure fiction. Mais avant 1578, et probablement jusqu'à 1601, il ne devait pas être trop difficile d'obtenir des lettres de noblesse, et la chan-

²³ K. Niesiecki, *Herbarz polski [Armorial polonais]*, vol. IX, Leipzig 1842, pp. 275 - 277; P. Czaplowski, *Senatorowie świeccy, podskarbiowie i starostowie Prus Królewskich 1454 - 1772 [Sénateurs laïcs, trésoriers et starostes de la Prusse Royale 1454 - 1772]*, Toruń 1921, pp. 143 - 145.

²⁴ *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, vol. V, n° 2393, 5884, 10316, 10550.

cellerie royale en délivra certainement plus que ne le mentionnent les inscriptions aux livres de la chancellerie de la Couronne.

Il arrivait, depuis la fin du XV^e siècle, que de rares néophytes juifs reçussent des lettres de noblesse. Le plus vieil anoblissement de ce genre eut lieu en Lituanie, en 1499. Marcin, évêque de Samogitie, adopta à son blason un Juif qui avait reçu au baptême le prénom de Stanisław et qui répondait au nom patronymique d'Oszejko²⁵. Peu après, en 1507, Abraham Ezofowicz, Juif converti né à Kiev, fermier des douanes à Smoleńsk, banquier du roi Sigismond I^{er}, fut anobli et adopté au blason Leliwa par Jan Zabrzeziński, maréchal de Lituanie. Trésorier du Grand-Duché de Lituanie, il siégea au Sénat au faite de sa carrière, et fiança sa fille au Lélivite Hieronim Jarosławski, fils prodigue d'une des plus riches familles de la Petite-Pologne, mais le fiancé mourut avant les noces. Le même blason fut « prêté », en 1525, par le voïvode de Smoleńsk Jerzy Hlebowicz, au frère d'Abraham, Michał Ezofowicz, lors de l'anoblissement qui devança même le baptême du néophyte. Michał fit souche de la riche et noble famille des Józefowicz Hlebicki²⁶. Vers la même époque, le riche néophyte Juif Stefan Fiszel, fermier de la capitation juive à Poznań, reçut des lettres de noblesse, en 1507, fut admis au blason Korab par le chancelier Jan Łaski, futur primat, et, en 1520, épousa la soeur de son protecteur. Fermier des domaines royaux de Powidz, il prit le nom de Powidzki et devint l'ancêtre d'une famille riche et noble de ce nom, éteinte après quelques générations²⁷. Le statut lituanien appelé « troisième », promulgué en 1588, instituait la même amende pour meurtre d'un Juif baptisé que celui d'un noble. Ce statut, trop largement interprété, donna lieu au XVIII^e siècle à l'opinion que tout Juif baptisé devenait *ipso facto* noble. La constitution de la Diète de 1764 mit fin à cet état de choses. Dès lors, les néophytes devaient obtenir des lettres de noblesse s'ils voulaient devenir nobles. Sous le règne de Stanislas-Auguste ils obtinrent plus de soixante lettres de noblesse sur tout le territoire de la République.

Les anoblissements ne constituaient pourtant pas la principale voie d'accès permettant aux intrus, plus ou moins riches, de pénétrer dans la couche privilégiée. Leur flot s'écoulait par ailleurs, passant outre les dispositions des lois et évitant les portes qu'elles ouvraient, cherchant fissures et lézardes dans un mur solide et homogène en apparence seulement.

Soulignons encore, qu'à la fin du XV^e et pendant le XVI^e siècle, une grande fortune concentrée entre les mains de tel ou autre bourgeois, sur-

²⁵ *Ibidem*, vol. II, n° 1410.

²⁶ A. Boniecki, *op. cit.*, vol. IV, pp. 90 et 92.

²⁷ *Matricularum Regni Poloniae Summaria*, vol. IV, n° 175; A. Boniecki, *op. cit.*, vol. XV, p. 188.

tout s'il était d'origine étrangère, favorisait le passage des barrières sociales, même si le fait n'était pas sanctionné par le droit. Le candidat à la noblesse invoquait alors de prétendus privilèges nobilitaires conférés par quelque monarque étranger, l'empereur germanique de préférence, mais il s'agissait fréquemment de pièces douteuses, parfois même fausses.

Au XV^e et au XVI^e siècle, dans les limites de la Couronne de Pologne, Cracovie était, à côté de Gdańsk évidemment, la ville aux bourgeois riches et influents. De nombreux étrangers, en particulier des Italiens et des Allemands des bords du Rhin, s'installaient volontiers dans cette capitale non seulement durant le haut Moyen Âge, au XIII^e et au XIV^e siècle, mais plus tard encore, jusqu'à la fin du XV^e siècle. La ville riche et florissante, avec ses vastes ressources économiques et la présence de la cour royale, offrait d'excellentes conditions à celui qui voulait faire fortune et conquérir une haute position. Le droit d'acheter des biens fonciers donnait, à lui seul, aux bourgeois cracoviens l'occasion de passer *de facto* dans le monde des nobles et de jouir de leurs privilèges.

L'exemple le plus caractéristique est fourni par la carrière de la famille Boner, appelée plus tard Bonar. Il était normal que les immigrants, qui avaient pris racine dans leur nouvelle patrie et y avaient fait fortune, fissent venir leurs parents et amis. Seweryn Bethman (décédé en 1515), fondateur d'une grande famille de marchands de Cracovie, était venu de son Wissembourg natal en Alsace. Il avait été appelé en Pologne par un de ses compatriotes, Reinfred et, à son tour, il fit venir à Cracovie Hanusz et Mikołaj Schilling, de Wissembourg eux aussi, ainsi que des cousins: Jan et Jakub Boner de la petite ville de Landau. Jakub ne joua aucun rôle, mais Jan (décédé en 1523) dirigea une société commerciale fondée par les Bethman, il fut un administrateur parfait des salines de Cracovie, banquier du roi Sigismond I^{er} dont il finança non seulement des entreprises culturelles, notamment la reconstruction du château du Wawel, mais partiellement des entreprises d'un autre genre, ainsi la guerre de Prusse. Il amassa ainsi une vaste fortune. Il possédait en Petite-Pologne des villages qu'il avait achetés ou reçus en couverture des sommes prêtées, des maisons à Cracovie, Lwów, Poznań, Olkusz, Wrocław, Nuremberg, des vignes en Hongrie. Enfin le Trésor et des particuliers lui devaient beaucoup d'argent. C'est ainsi que pendant la dernière année de sa vie le Trésor lui devait la somme immense de 150 000 zlotys. Il n'avait pas d'enfants et ce fut son neveu Seweryn, fils de Jakub, qui hérita de lui.

Jan Boner, quoiqu'il occupât des charges réservées à la noblesse — il fut burgrave au château du Wawel et gouverneur des domaines royaux près de Cracovie — demeura un bourgeois et, sa vie durant, fit partie du conseil municipal. Il avait pour épouse Felicja Morsztyn, fille d'un riche marchand de la ville. Seweryn (décédé en 1549) eut une vie différente.

Héritier de la grosse fortune qu'il multiplia par ses soins et par son mariage avec Zofia Bethman, fille et héritière de Seweryn Bethman, il fut un exemple classique du bourgeois qui s'intégra non point à la noblesse, mais passa directement au rang des magnats. Propriétaire de nombreux immeubles, ainsi que des domaines Ogrodzieniec, Balice et Kamieniec, banquier royal presque à l'égal de Fugger, il contrôlait en pratique la totalité des finances de l'État; il fut au surplus castellan de Czchów, puis de Żarnów, Biecz, enfin de Sącz. Veuf d'une fille de bourgeois, il se remaria à Jadwiga Kościelecka, fille du voïvode de Kalisz, dont la mère était née Łaska. Deux soeurs de Seweryn épousèrent des bourgeois, mais la troisième eut pour époux Stanisław Radziwiłł, fils du voïvode de Wilno. Son fils aîné Jan (décédé en 1562), chef des calvinistes de la Petite-Pologne, mourut castellan de Biecz; il était marié avec la richissime demoiselle Tęczyńska, fille du voïvode de Sandomierz. Son deuxième fils, Stanisław, avait pour femme la fille du voïvode de Sandomierz Jordan. Le cadet, Seweryn (décédé en 1592), castellan de Cracovie, mourut sans descendance; il était le dernier représentant mâle de cette lignée, et après sa mort la fortune familiale passa presque tout entière à la famille des magnats Firlej, en résultat du mariage de sa soeur Zofia avec Jan Firlej. Il est difficile de trouver un meilleur exemple d'assimilation rapide et complète d'une famille bourgeoise à la couche des magnats. Les Boner ne furent jamais anoblis en Pologne et ne reçurent pas d'indigénat, ils passaient pour une famille anoblie par l'empereur. L'étaient-ils réellement? Avec leur fortune et leur position cela n'avait pas d'importance²⁸.

En général, le processus d'anoblissement des bourgeois de Cracovie était moins rapide et il arrivait que, même après l'anoblissement ou après l'indigénat, plusieurs générations ne brisaient pas leurs liens avec la ville et remplissaient des fonctions municipales. La promotion sociale se manifestait surtout par l'achat de villages entiers. Ce fut pendant la seconde moitié du XV^e siècle, et surtout vers sa fin, que les propriétés foncières dominèrent nettement sur les immeubles des villes. La loi de 1550, qui interdisait aux nobles de déroger en exerçant des professions propres aux bourgeois²⁹ sous peine de perdre leurs privilèges, pas trop rigoureuse d'abord, fut appliquée avec une sévérité d'autant plus grande que s'aggravaient les différences entre les diverses couches sociales. Renouvelée en 1633, puis en 1677, elle contribua à l'abaissement de la position sociale de la bourgeoisie. A partir de la fin du XVI^e siècle, le phénomène d'appartenance à « deux états », commun à toutes les grandes villes et non

²⁸ J. Ptaśnik, *Bonerowie [Les Boner]*, « Rocznik Krakowski », vol. VII, 1905, pp. 1 - 133.

²⁹ *Volumina legum*, vol. II, p. 7.

seulement à Cracovie, régressa rapidement. Celui qui avait su obtenir des lettres de noblesse ou un indigénat, ou bien conquérir une fortune et une position qui lui permettaient de passer pour noble, quittait la ville, s'installait dans ses propriétés et nouait au plus vite des liens avec les nobles du voisinage.

Un exemple classique d'une transformation graduelle, propre au XVI^e siècle, des bourgeois en nobles, est donné par la famille Morsztyn. D'origine sûrement allemande, elle s'installa d'abord en Silésie, à Bytom, et à la fin du XVI^e siècle s'établit à Cracovie. Les Morsztyn firent fortune au XV^e siècle dans le commerce avec la Flandre, l'Allemagne, l'Angleterre, la Hongrie, et aussi avec le Levant. Ils possédaient même des navires marchands, ce qui était absolument exceptionnel à Cracovie, tenaient à ferme les salines cracoviennes et ruthènes, dirigeaient leurs propres entreprises minières. Ils faisaient partie des plus grands bourgeois de Cracovie et, de toute certitude, n'étaient que des bourgeois. Il est donc difficile d'expliquer le document dressé, en 1492, pour Jerzy « Morszthein », conseiller municipal, par lequel les puissants « Lelivites » (qui portaient le blason Leliwa) de Tarnów, Jarosław et Pilcza reconnaissaient solennellement que le conseiller était issu de leur famille. Les liens financiers entre les magnats de la Petite-Pologne et la famille des marchands cracoviens devaient être bien forts, pour que les magnats se décidassent à une déclaration absolument exceptionnelle dans les conditions de l'époque. En effet, les traces ne manquent pas dans les sources sur les relations pécuniaires entre les Morsztyn et les seigneurs de Tarnów, Jarosław et Pilcza. Pratiquement, c'était bien là une adoption, et les Morsztyn ne demandèrent jamais d'autres lettres de noblesse, mais demeurèrent des bourgeois pendant un siècle encore, multipliant leurs propriétés. Au début du XVII^e siècle, les « Morsztyn de Raciborsko » étaient d'une noblesse que personne ne mettait en doute⁸⁰.

Une autre famille bourgeoise s'était liée plus tôt avec la noblesse: elle descendait du conseiller municipal Jerzy Szwarz, dont on avait latinisé le nom en Niger, et que l'on appelait en polonais Czarny. Selon Długosz, il avait reçu, en 1442, des lettres de noblesse des mains du roi Ladislas, mais ce fut un de ses descendants, Paweł Szworc dit Czarny (décédé en 1515) qui, le premier de la famille, occupa l'office de *wojski* cracovien. Au XVI^e siècle, les Czerny (c'est l'orthographe que la famille finit par adopter) faisaient partie de la noblesse très riche, proche des magnats⁸¹. La pro-

⁸⁰ S. Krzyżanowski, *Morsztynowie [Les Morsztyn]*, « Rocznik Krakowski », vol. I, 1898, pp. 326 - 358; J. Ptaśnik, *Studia nad patrycjatem...*, « Rocznik Krakowski », vol. XV, 1913, pp. 77 - 78.

⁸¹ A. Boniecki, *op. cit.*, vol. III, pp. 374 - 377.

motion d'une autre famille cracovienne, les Krupka, proches parents des Morsztyn, fut semblable. Piotr dit Krupka vivait au XV^e siècle; échevin et conseiller municipal, originaire d'une famille allemande prétendument noble, il avait pour fils Jerzy, lui aussi conseiller en 1480 - 1503. Les petits-fils de ce dernier firent souche d'une riche famille noble qui prit les noms de ses biens Przeclawice, Mojkowice et Czajęczyce. Cette famille s'allia au XVI^e siècle avec les Szydłowiecki, Cikowski, Dembiński, c'est-à-dire avec la haute noblesse, et même les magnats³².

Les Fogelwerder, possesseurs d'un privilège de l'empereur Maximilien, leur conférant une prétendue noblesse, se transportèrent de Cracovie à la campagne. Les Gutteter s'énorgueillissaient du même privilège. Etienne Bathory le leur confirma, car leurs contemporains doutaient de l'authenticité du document impérial. Les Gutteter, pour mieux s'assimiler à la noblesse polonaise, polonisèrent leur nom le traduisant littéralement en « Dobrodziejski ». Les Romer possédaient des lettres de noblesse impériales encore plus anciennes, mais tout aussi sujettes à caution; ils se considéraient comme nobles et prirent le nom de leur propriété de Chyszów. Piotr de Enden (Endof) nommé par les Polonais « Konięcki », anobli en 1590, s'honorait lui aussi d'un privilège impérial de 1486.

Parmi les propriétaires des villages qui entouraient Cracovie, en plus des familles que nous avons citées, il y avait à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles les noms suivants: Achinger, Achler, Alemani, Amandus (Amenda), Czeczotka, Czeki (Cechi), Cerazin (Cerasini), Cellari, Cyrus (Landmann), Czėtis, Delpace, Danigiel, Fiauzer, Fox, Justimonti, Kisling, Montelupi, Pernus, Pipan, Remer, Rotermund, Szembek, Szyling (Schilling), Szyłchra, Waxman, Wiesenberg, etc. Nous savons que les Szembek, qui passèrent définitivement dans la noblesse au XVII^e siècle seulement, faisaient valoir des lettres de noblesse impériales qu'ils avaient fabriquées eux-mêmes³³.

Ceux qui traduisaient littéralement leurs noms étaient les Allemands et les Italiens qui souhaitaient se poloniser. Kleinpolt devint ainsi Małopolski, Delpace — Pokoiński, Justimonti — Słusznogórski, Montelupi — Wilczogórski, etc. En règle générale, les Italiens invoquaient une noblesse italienne que l'opinion polonaise ne mettait en doute que rarement, comme au cas des Montelupi qui furent blâmés en 1611³⁴. Il est compréhensible que les vérifications n'auraient pas été faciles, puisque les relations com-

³² *Ibidem*, vol. XII, pp. 344 et 345.

³³ W. Trepka, *Liber generationis plebeanorum (Liber chamorum)*, éd. W. Dworzaczek, J. Bartyś, Z. Kuchowicz, partie I, Wrocław 1963, p. 544.

³⁴ S. Tomkowicz, *Włosi — kupcy w Krakowie w XVII i XVIII wieku [Les Italiens, marchands à Cracovie aux XVII^e et XVIII^e siècles]*, « Rocznik Krakowski », vol. III, 1900, pp. 7 - 10.

merciales, que les immigrants italiens entretenaient avec leur ancienne patrie, leur permettaient de faire venir de leur ville natale tous les documents plus ou moins authentiques, dont ils avaient besoin.

Les bourgeois cracoviens pénétraient avec facilité dans la noblesse non seulement en raison de leurs richesses, mais encore parce qu'ils jouissaient du droit d'acheter des biens fonciers. Ils en usaient largement et, grâce à cela, leur anoblissement entraînait habituellement toutes les conséquences sociales et les faisait réellement entrer dans la noblesse. Cet état de choses leur fut particulièrement favorable au XVII^e siècle, quand l'ancienne capitale polonaise commença à décliner. Fait caractéristique, nulle part, au XVI^e siècle, en dehors de Cracovie on ne vit autant de bourgeois émigrer dans les châteaux et les manoirs.

Lwów, ville qui avait, elle aussi, une riche bourgeoisie mélangée avec les éléments italiens, allemands et levantins, n'offre presque pas d'exemples de cas semblables. A Lwów, la composition de la bourgeoisie changea radicalement au milieu du XV^e siècle, et après l'incendie qui détruisit presque toute la ville au début du XVI^e siècle. Les grandes fortunes réapparurent, mais dans d'autres familles qui demeurèrent fidèles à leur condition bourgeoise³⁵.

Pourtant Lwów nous fournit un brillant exemple de promotion sociale. Constantin Korneadi de Crête, appelé en Pologne Korniakt, gagna une fortune colossale au commerce du vin et, à la fin du règne de Sigismond-Auguste, tenait à ferme les douanes des terres ruthènes, et était fermier général du roi Henri pour la Ruthénie. Autorisé par ce monarque à jouir des privilèges nobiliaires, il acheta quelques villages. Il eut pour femme la fille du voïvode de Podolie Dzieduszycki, et ne donna ses filles en mariage qu'à des magnats: l'une à Tarnowski, la deuxième à Herburt, la troisième d'abord à Chodkiewicz, puis à Wiśniowiecki. Son fils Konstanty, qui signait « Korniakt de Białoboki », était un grand seigneur grâce à sa fortune et à sa famille par alliance, puisqu'il avait épousé une Ossolińska, fille du voïvode de Sandomierz, soeur du chancelier Jerzy³⁶.

Poznań, capitale de la Grande-Pologne, avait une bourgeoisie aisée, mais ce n'était qu'à titre exceptionnel qu'un bourgeois se muait en gentilhomme au XVI^e siècle. Naramowice, village de banlieue, devint, au cours de la seconde moitié du XV^e siècle, la propriété de la famille bourgeoise des Zyt (Zeth), venue de Żytawa en Silésie, qui avait fait fortune dans le commerce et en prêtant aux nobles et aux magnats sur gage de leurs villages. En outre, elle achetait volontiers des terres. Du nom de leur vil-

³⁵ W. Łoziński, *Patrycjat i mieszczaństwo lwowskie w XVI i XVII wieku* [Le patriciat et la bourgeoisie de Lwów aux XVI^e et XVII^e siècles], Lwów 1902, p. 36 et suiv.

³⁶ A. Boniecki, *op. cit.*, vol. XI, pp. 158 et 159.

lage de Naramowice on les appela Naramowski. A la fin du XV^e siècle, les magnats de Górká et les seigneurs de Bnin, qui devaient de l'argent à Jerzy Zyt, l'admirent au blason Łódzia. L'un de ses fils, Nicolas (décédé en 1506), qui vécut à Cracovie, fit souche des Zyt, bourgeois cracoviens. Un autre fils, Jan, marié à la noble Borek de Gryżyna, fut le protoplaste de la riche famille Naramowski au blason Łódzia³⁷. Ce fut également au XVI^e siècle, que la famille bourgeoise Goczałek (Gotschalk) réussit à passer à la noblesse; elle était venue à Poznań de Namysłów en Silésie et, devenue noble, prit le nom de Goczałkowski, bien que non loin vivait une famille Goczałkowski qui tirait son nom du village Goczałkowo, dans le district de Gniezno. A la fin du XVI^e siècle, des lettres de noblesse furent octroyées au bourgeois Chudzyński, greffier de la chancellerie municipale; ce fut l'origine de la famille noble et aisée de ce nom, possédant des alliances flatteuses.

Pourtant, les aspirations des bourgeois à la noblesse n'étaient pas toujours couronnées de succès, même si elles furent appuyées par des moyens matériels importants. La Grande-Pologne offre plusieurs exemples d'efforts de ce genre demeurés vains. Les étapes successives des démarches étaient marquées par les titres: *famatus* — *nobilis* — *generosus*. Mais il arrivait que le *generosus*, tant désiré, n'apparût que momentanément, et qu'ensuite les pages des registres portaient de nouveau le fatal *famatus* qui marquait le retour au point de départ. Il en fut ainsi au XV^e et au XVI^e siècle, avec les riches meuniers Bogdanka de Poznań, qui s'alliaient à des nobles; il en fut ainsi avec les Kijona et les Bolth, vassaux établis dans le district de Wałcz, et aussi, au début du XVII^e siècle, avec les Palusik, riches bourgeois de Łobżenica et de Bydgoszcz³⁸.

Il a été question jusqu'ici de la transgression des barrières sociales qui séparaient les états, grâce à l'obtention des privilèges nécessaires ou, tout au moins, grâce à la fiction d'être en possession de ces lettres de noblesse. Mais le rempart, dont la noblesse s'était entourée, était pris d'assaut, au mépris de toute apparence juridique, par une foule de ceux qui feignaient d'être nobles depuis des générations. Consacrons un peu de place à ces usurpations consistant en fausses généalogies dont l'origine ne dépassait pas les frontières de la Pologne. Leurs héros étaient des bourgeois ou des paysans. Que les efforts des uns et des autres fussent souvent couronnés de succès, c'est ce que prouvent les noms qui figurent sur les pages des nobiliaires anciens et plus récents, c'est ce que prouvent aussi les registres des tribunaux au XVII^e siècle. Ils s'immiscèrent dans ces registres au

³⁷ M. J. M i k a, *Studia nad patrycjatem poznańskim w wiekach średnich* [Étude sur le patriciat de Poznań au Moyen Âge], Poznań 1937, pp. 30 - 42.

³⁸ *Dzieje Wielkopolski* [Histoire de la Grande-Pologne], vol. I: *jusqu'à 1793*, réd. J. T o p o l s k i, Poznań 1969, pp. 498 - 501.

XVII^e siècle, mais en résultat d'une promotion sociale antérieure, qui remontait parfois au siècle précédent. Je pense aux noms terminés en « ski » ou en « cki » qui semblent provenir de noms de lieu, mais que l'on ne peut expliquer, car aucun nom de village ne correspond à ces noms de famille.

J'ai dit plus haut que le nombre d'anoblissements connus atteint un millier aux XVI^e et XVII^e siècles. Il est certain que nous ne les connaissons pas tous, mais leur chiffre, en tout cas, ne pouvait être vertigineux. Souvenons-nous que la noblesse polonaise formait, aux XVII^e et XVIII^e siècles, les 8 – 10 pour-cent de la population, et que ce pourcentage était le plus élevé d'Europe. Quelle importance, pour les transformations qui s'effectuaient au sein de cette couche, pouvait avoir l'afflux de quelques centaines de familles qui réussirent à se faire anoblir ?

Dans la voïvodie de Cracovie vivait à la charnière des XVI^e et XVII^e siècles le gentilhomme Walerian Nekanda Trepka qui consacra une partie de sa vie à recueillir tous le oui-dire sur les usurpations, flagrantes ou supposées, de la qualité de noble³⁹. Bien qu'il écrivit en 1620 – 1640, il remontait par ses souvenirs au XVI^e siècle (il était né vers 1584 – 1585) et mettait à profit les récits de ses aînés. Aussi de nombreux exemples de promotions sociales, qu'il cite, se placent au XVI^e siècle. Il relate 2534 cas, et pourtant les observations de l'auteur ont un cadre chronologique étroit et se limitent à la seule voïvodie de Cracovie, rarement à des régions plus éloignées. Le recueil contient des commérages, des calomnies, des erreurs manifestes, mais il reste que le nombre d'usurpations, comparé avec celui des anoblissements octroyés pendant trois siècles dans le pays entier, a une grande éloquence.

Ces usurpations nombreuses complétaient régulièrement les rangs de la noblesse jusqu'au XIX^e siècle, jusqu'à l'époque d'après les partages de la Pologne, et chaque siècle intensifiait ce processus. Il est certain qu'il fut le plus intense en Petite-Pologne, à la fin du XVI^e siècle. Cette province avait les plus riches et les plus influents magnats qui, justement, jouaient un grand rôle dans l'augmentation des rangs de la noblesse par des roturiers. En la terre de Cracovie ce mécénat spécifique était assuré par les Lubomirski qui ne devinrent de vrais magnats que vers la fin du XVI^e siècle. Le fondateur de la fortune familiale, Sebastian, castellan de Wojnicz (décédé en 1613) et son épouse Anna Branicka, puis leur fils Stanisław, voïvode de Cracovie, étaient des protecteurs convaincus des hommes qui devaient tout à eux-mêmes et à ces magnats de fraîche date. Trepka écrivit que Stanisław ne confiait les nombreuses charges et fonctions dans ses domaines qu'à des personnes d'origine paysanne. D'après

³⁹ W. Trepka, *op. cit.*

cet auteur, d'autres magnats faisaient de même: Myszkowski, Ostrogski, Tęczyński, Zborowski, Zbaraski, Ligeża, etc. Plus le protecteur était puissant, plus sûre était la voie qui menait vers l'égalisation sociale et financière avec la noblesse.

Quel intérêt le magnat avait-il à agir ainsi? C'était qu'un noble, même le plus pauvre, si le service auprès d'un magnat lui déplaisait ou s'il s'exposait à sa colère, pouvait toujours tenter sa chance ailleurs, tandis que le roturier cherchant à gravir les échelons de la société dépendait entièrement de la bienveillance de son maître; la perte de cette bienveillance représentait pour lui une ruine matérielle complète et la renonciation une fois pour toutes aux espoirs de promotion sociale. De toute nécessité, le roturier était plus fortement attaché à son maître que le serviteur noble, il était obligatoirement fidèle et loyal. Le magnat avait intérêt à soutenir les roturiers dévoués dans leur aspiration à devenir des nobles vivant dans leurs terres. Pour diriger les diétines et par leur intermédiaire décider de la vie politique de la voïvodie et même de celle de la province, le magnat avait besoin d'une vaste clientèle noble. Et nous, voici, face au même phénomène que dans le cas de l'administration des domaines: qui pouvait être client plus fidèle et plus dévoué du magnat que celui, dont dépendait sa soit-disant noblesse, et qui savait qu'à tout moment son protecteur pouvait la lui retirer? Les magnats ne ressentaient pas envers les roturiers l'animosité propre à la noblesse moyenne. Ils s'estimaient d'une essence tellement supérieure qu'il leur était indifférent d'employer un gentilhomme désargenté ou un roturier, dont ils faisaient un noble. Les convenances de l'époque exigeaient que les magnats fussent entourés d'hommes appartenant à la classe privilégiée, elles lui commandaient d'anoblir ces roturiers, dans la mesure du possible, c'est-à-dire non seulement de fermer les yeux sur des prétentions imaginaires, mais encore d'encourager les ambitions et de les corroborer du sérieux de leur témoignage. Si le magnat était réellement puissant qui donc, parmi la noblesse voisine, s'aviserait de mettre en doute les généalogies les plus sujettes à caution?

Les choses se passaient de diverses façons. En voici une des plus répandues: un fonctionnaire du domaine, roturier habile, amassait un pécule au service du maître, augmentait ses économies en prêtant aux paysans, aux nobles et, pourquoi pas, à son maître-même. Il arrivait que les plus grands seigneurs ne faisaient pas fi des petites sommes. Le fonctionnaire prenait ensuite des villages à ferme, s'enrichissait ainsi peu à peu, mais toujours avec l'appui de son maître qui le protégeait des nobles établis dans le voisinage, jaloux du succès d'un parvenu en voie d'enrichissement. Mais l'assimilation du mode de vie et de la façon d'être propre à la noblesse n'était pas toujours aisée. Le mariage avec une fille née, même sans dot, était un très grand pas dans cette carrière. Heureusement, qu'ils

n'étaient pas rares, les nobles qui préféraient donner leur fille en mariage à un homme riche quoique d'origine incertaine, en la dotant modestement, plutôt que de chercher un gendre bien né, mais coureur de dot. Les filles nobles de la suite de l'épouse du magnat, parfois quelque parente éloignée et pauvre, étaient des épouses rêvées pour les ambitieux, en particulier pour ceux qui avaient réussi à amasser des biens. Un tel mariage forçait littéralement le protecteur à couvrir de son autorité la noblesse fictive de son client. On invoquait à cette occasion un fief familial dans une région lointaine. En Petite-Pologne, par exemple, et en Grande-Pologne, on se disait volontiers originaire de Masovie, personne n'étant en état de voir clair dans le fourmillement de la petite noblesse de Masovie où, dans un seul village, vivaient parfois des dizaines de nobliaux.

La carrière des roturiers pouvait également débiter par un emploi dans une chancellerie; ce point de départ exigeait toutefois une certaine instruction. Il y avait des chancelleries du roi, de l'évêque, du magnat, des tribunaux. Le gentilhomme, surtout s'il était de famille aisée, n'avait guère envie d'être un « employé aux écritures » dans une chancellerie quelconque. Pour les fils des petits bourgeois, et même des plébéiens un peu instruits, un tel emploi était une bonne introduction à une carrière. Les membres du barreau se recrutaient de préférence parmi les greffiers des tribunaux. La chicane régnait pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, et la profession de greffier pouvait devenir, avec une certaine dose d'habileté, un véritable filon d'or. Cette profession était tout aussi précieuse au cours des autres étapes de l'accès à la noblesse: elle facilitait le recueil de documents censés étayer les prétentions les plus fictives. Plus d'une fortune nobiliaire et même seigneuriale, que nous voyons aux XVII^e et XVIII^e siècles, avait été fondée par de modestes avocats du XVI^e siècle. La chancellerie royale, celles des tribunaux ou des villes étaient d'excellentes écoles de droit et aucune autre branche de la science n'était aussi utile pour la promotion sociale si l'on voulait brûler les étapes.

Il était encore une source de revenus qui ouvrait la voie à la promotion sociale: le service militaire. J'ai déjà parlé plus haut des anoblissements qui récompensaient la bravoure ou témoignaient de la bienveillance des hetmans, gagnée sur les champs de bataille. Mais la guerre donnait aussi l'occasion de s'enrichir de butins qui n'étaient pas toujours des preuves du courage manifesté pendant la guerre, ou des trophées pris à l'ennemi. Souvent le butin était le fruit du pillage, dont était victime la population civile des pays ennemis, et du sien propre pendant les marches de l'armée. Cet état de choses n'était pas spécifiquement polonais; dans toute l'Europe de ce temps les troupes se ravitaillaient en pillant plus ou moins ouvertement les villes et les campagnes. Si le butin facilement conquis n'était pas dilapidé, il pouvait servir à l'achat d'un village et à faire de

son propriétaire un noble. La protection éventuelle de l'hetman ou de quelque dignitaire qui commandait l'expédition, ou même le seul nimbe du service militaire que les contemporains confondaient avec la noblesse, rendait la chose plus facile. Souvenons-nous également qu'il fallait bien du courage et une maîtrise des armes sans pareille pour chercher querelle à un ancien soldat en lui reprochant son manque de noblesse.

Les moyens matériels, l'achat d'un ou de plusieurs villages, passer pour un noble né dans une région éloignée et même un protecteur puissant ne préjugeaient pas encore de l'entrée dans le milieu de la noblesse. Le nouveau venu devait être accepté par ses voisins qui le reconnaissaient pour un des leurs. Il devait éviter la chicane à tout prix, un procès pouvant révéler des détails gênants. Il payait donc la bienveillance des voisins par une affabilité souvent excessive, et cela ne devait pas lui être facile s'il était avocat de profession. Le signe définitif de l'acceptation dans le milieu était le mariage, le sien ou, éventuellement, celui de ses fils et filles, avec des nobles établis depuis longtemps dans la région. Pour que de tels mariages pussent être conclus, un mode de vie propre à la noblesse était nécessaire. Des dérogations aux usages étaient capables de compromettre définitivement, aux yeux des voisins méfiants, le candidat à la main de la fille née. Ceux qui débutaient dans la carrière par le service chez les magnats ou chez la noblesse riche, acquéraient le plus facilement la connaissance indispensable des usages.

Les imposteurs, pour dissiper les doutes des nobles qui les boudaient, recouraient au moyen qui servait naguère à liquider l'imposture. Je parle du « blâme » et de la « purgation » dont il a déjà été question. Le procédé était facile en apparence: un noble accusait son voisin de roture et celui amenait ses témoins au tribunal terrien, tandis qu'ensuite, pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, il l'assignait devant le tribunal de la Couronne ou devant les nobles réunis à la diétine du district. Les témoins étaient des parents de la ligne paternelle et maternelle, des grand-mères maternelles ou paternelles, etc. La quantité de témoins différait selon l'époque et les régions. Les *fratres clenodiales*, les frères du père, ceux de la mère, déposaient sous serment que le blâmé était leur frère, neveu ou parent éloigné, mais toujours proche par le sang et bien connu; en règle générale le tribunal considérait leurs témoignages comme dignes de foi et condamnait l'accusateur à payer une « peine juridique ».

A partir de la fin du XIV^e jusqu'à la fin du XVII^e siècle la quantité connue de blâmes et de purgations remonte à des centaines et même des milliers de cas. Mais combien peu de procès s'achevaient par la compromission de l'accusé et non celle de l'accusateur! S'agirait-il d'une épidémie d'accusations à la légère qui aurait duré plusieurs siècles? Non, cela témoigne surtout que les parjures ne manquèrent jamais. Lorsqu'au XVI^e

siècle on exigea des preuves écrites en plus des témoins, cela ouvrit le champ aux faussaires des extraits des registres des tribunaux, la falsification des registres mêmes étant plus rare. Mais la question se pose: pourquoi les accusateurs, qui savaient que les blâmés étaient presque toujours en état d'acheter de faux témoignages et que, en conséquence, ils devraient payer une « peine », intentaient-ils des procès inconsidérément? La seule réponse c'est qu'en toute certitude il ne s'agissait pas d'initiatives prises à la légère, et ce n'étaient pas les accusateurs qui les entreprenaient.

Le roturier, qui se prétendait noble et qui était incomplètement assimilé, sentait autour de lui une atmosphère de méfiance. Pour la dissiper il organisait un « blâme de connivence », payait un accusateur et supportait évidemment les frais de la « peine » éventuelle, achetait des témoins et intentait un procès destiné à fermer la bouche des détracteurs éventuels. Les greffiers de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle parlant assez clairement de cette méthode, citent même des prix: manteau de peau de mouton, paire de bottes, etc., que l'on versait aux « parents » prêts à déposer sous serment. Il est naturel que les témoins les moins onéreux se recrutent parmi la foule de la petite noblesse qui était assez bonne pour ce genre de formalités. Les rares triomphes de l'accusateur se produisaient probablement, quand le roturier qui jouait au gentilhomme s'était exposé à l'inimitié non point de son voisin, chétif hère comme lui, mais de quelque personnage influent capable de réduire à l'obéissance les membres du tribunal ou les nobles réunis à la diétine, quelqu'un qui intimidait les faux témoins⁴⁰.

Le passage des paysans dans les villes était un phénomène qui avait encore au XVI^e siècle un caractère de masse malgré les limitations juridiques, en vigueur aussi bien en ville qu'à la campagne. Citons, en premier lieu, la fixation du paysan à la terre. C'est ainsi, qu'en 1496, fut confirmé le point du statut de Casimir le Grand qui ne permettait qu'à un seul paysan par an de changer de domicile de village à village, et une clause supplémentaire prévoyait qu'un seul fils de paysan pouvait aller en ville pour y étudier ou apprendre un métier artisanal. Le même acte interdisait aux villes d'accueillir des paysans. Les constitutions de 1501 et de 1543 allèrent plus loin encore: elles défendaient aux paysans de quitter le village sans autorisation du seigneur⁴¹. Mais les nombreuses lois promulguées au XVI^e siècle, ainsi que les décisions des diétines destinées à prévenir les fuites des paysans, prouvaient, on ne peut mieux, que les fuites se multipliaient. La population des villes s'augmentait des

⁴⁰ *Ibidem*, partie I, pp. XXXIII - XL, 6 - 27.

⁴¹ *Volumina legum*, vol. I, pp. 119 et 134.

ruraux, quoique dans les conditions juridiques nouvelles l'afflux de ces derniers dût diminuer par la force des choses.

Au XVI^e siècle, le rythme ralenti du développement des villes ne favorisait guère l'installation des nouveaux venus. Les dispositions sur le droit de cité le rendaient de plus en plus inaccessible aux personnes sans fortune, et c'était le cas de la plupart des paysans. Tous n'étaient pas pauvres, évidemment, car dans les villes s'installait l'élite rurale, des *sculteti* ou leurs fils, des aubergistes. Nous en voyons dans les villes royales au XVI^e siècle. Certains réussissaient à faire fortune, à jouir de la promotion sociale dans les limites de la ville, à passer de la plèbe dans la couche la plus élevée — celle des bourgeois. Néanmoins, le pourcentage des personnes originaires de la campagne, auxquelles on conférait le droit de cité, était assez important. A Biecz, par exemple, au cours des années 1538 - 1688, ils formaient 41,3 pour cent, à Poznań, en 1576 - 1600, un peu moins: 32,3 pour cent, à Przemyśl, en 1541 - 1664, seulement 17,8 pour cent, à Chojnice, en 1561 - 1570, 21,1 pour cent; ce pourcentage était plus élevé pendant la dernière décennie du siècle, où il monta à 36,1. En plus des paysans, ce pourcentage renfermait aussi les immigrés nobles, mais ces derniers, bien que de haute qualité sociale, devaient être moins nombreux que les paysans. A Poznań notamment, sur les 32,3 pour cent d'arrivants de la campagne, 4,8 pour cent seulement étaient nobles, et sachons que certains nobles ne sollicitaient le droit de cité que parce qu'ils achetaient des maisons, sans devenir bourgeois pour autant ⁴².

Parmi les paysans installés dans les villes, qui avaient réussi à entrer dans l'élite des citadins, le plus fameux est Marcin Kampian, médecin d'origine paysanne, maire de Lwów, sujet de l'hetman Koniecpolski; mais son cas se place au début du siècle suivant, le XVII^e.

Les paysans émigraient pendant tout le XVI^e siècle dans les villes où, même s'ils n'obtenaient pas les droits de cité et restaient parmi la plèbe, couche inférieure de la population, ils pouvaient espérer une certaine amélioration de leurs conditions de vie. La liberté corporelle constituait déjà, à elle seule, une promotion. Et le paysan changeait avec enthousiasme son titre de *laboriosus* en *providus* ou *circumspectus*, voyant en ce changement le signe visible de son avancement.

⁴² M. J. Mika, *Przyjęcia do prawa miejskiego w Poznaniu w latach 1576 - 1600* [Admission au droit de cité à Poznań pendant les années 1576 - 1600], « Kronika Miasta Poznania », vol XI, 1933, n° 2/3, p. 214; S. Gierszewski, *Migracja chłopów i szlachty do miast Pomorza Gdańskiego od połowy XVI do połowy XVII wieku* [Migration des paysans et de la noblesse vers les villes de Poméranie de Gdańsk depuis le milieu du XVI^e jusqu'au milieu du XVII^e siècle], « Zapiski Historyczne Tow. Nauk. w Toruniu », vol. XXXII, 1967, n° 3, pp. 8 - 20.

Nous venons d'énoncer brièvement les principales possibilités, ou les plus fréquentes, de promotion sociale dans la Pologne du XVI^e siècle. Mais les barrières entre les états étaient perméables dans les deux sens, la dégradation existait à côté de la promotion. Des bourgeois, des paysans aussi parfois cherchaient à s'anoblir, mais il n'était pas rare qu'un gentilhomme devint bourgeois, et même qu'il déchet à l'état de paysan. Cette question, si importante pour la compréhension des rapports sociaux dans la Pologne féodale, a encore été peu étudiée et uniquement sous certains de ses aspects. Nous savons, tout de même, que le manque de différences sociales nettes entre la ville et la campagne se manifestait au XV^e siècle non seulement par le passage des bourgeois dans la noblesse, et des paysans dans les villes, mais aussi par la dégradation sociale des nobles appauvris qui s'établissaient dans les villes petites ou grandes. Le caractère presque exclusivement polonais des villes de Masovie quasiment dépourvues d'élément étrangers, était justement dû au fait que leurs habitants se recrutaient principalement dans deux couches sociales: la noblesse et la paysannerie. La noblesse masovienne ne perdait pas entièrement contact avec la campagne lorsqu'elle s'établissait en ville. Dans de nombreux cas elle conservait pendant un certain temps ses propriétés rurales et, si ses moyens le lui permettaient, en achetait d'autres en dehors de la ville, comme si elle voulait conserver une possibilité de retour à la campagne. Mais en dépit des liens plus ou moins étroits avec la campagne, malgré le titre de *nobilis* encore employé, c'étaient déjà des citoyens, des *cives* ou *oppidani*. Même quand ils comparaissaient parfois devant les tribunaux fonciers des nobles, c'était en renonçant momentanément aux droits de cité, car ils relevaient de la juridiction de la ville⁴³.

La Masovie, au XV^e siècle et durant les siècles suivants, avait des conditions spéciales qui favorisaient les rapports sociaux de ce genre. Aucune région n'avait autant de villages entièrement peuplés de noblesse pauvre, sans sujets, cultivant la terre de ses propres mains. L'appauvrissement dû au morcellement progressif des terres forçait à chercher du pain hors de la propriété paternelle, au service des nobles plus riches ou dans une des villes voisines.

Des processus semblables avaient certainement lieu, quoique à moindre échelle, dans les autres régions. En Grande-Pologne, cet exode des nobles vers les villes était visible là où il y avait le plus de villages morcelés entre la petite noblesse, aux environs de Kalisz, Konin et Gniezno. Ce processus se déroulait au XV^e, mais aussi au XVI^e siècle quand, en plus

⁴³ K. Tymieniecki, *Procesy twórcze formowania się społeczeństwa polskiego w wiekach średnich* [Processus créateurs de la formation de la société polonaise au Moyen Age], Warszawa 1921, pp. 115 - 129.

de la petite noblesse, des nobles moyennement aisés s'installaient assez fréquemment dans les villes⁴⁴. Le développement des réserves seigneuriales (*folwark*) rendit plus active la noblesse moyenne et la noblesse plus riche. Les plus entreprenants rachetaient les biens des nobles appauvris, et augmentaient ainsi leurs propriétés. Dès le XVI^e siècle, commença, en Petite-Pologne et en Grande-Pologne, la liquidation graduelle de la noblesse parcellaire, et ce processus s'intensifia au siècle suivant. Les nobles moyennement riches qui ne savaient s'adapter aux nouvelles formes d'exploitation des terres, les vendaient et cherchaient en ville une amélioration de leur existence. Il en fut ainsi pendant tout le XVI^e siècle, bien que les barrières juridiques qui séparaient déjà efficacement les états, en faisaient une véritable dégradation sociale. On lit dans une loi de 1550: « ceux qui s'occupent de choses incompatibles avec leur état, ne peuvent se prévaloir de leur noblesse ». Mais ce fut en 1633, qu'il fut décidé que les nobles, qui se livraient dans les villes au commerce, tenaient auberge ou exerçaient des fonctions, avaient dérogé et ne pouvaient plus être considérés comme nobles ni eux ni leurs enfants; que s'ils essayaient de quitter la ville et de revenir à leurs anciens privilèges par l'achat de biens fonciers, les biens seraient confisqués au profit de l'accusateur éventuel⁴⁵. C'était interdire nettement la double position de bourgeois et de noble.

Ce double caractère de nombreux citadins désigné du nom de *nobilis ac famatus*, au XV^e siècle n'était pas rare. En Grande-Pologne orientale, où les villes étaient presque exclusivement polonaises, les immigrants avaient plus de chances de réussir, aussi y étaient-ils plus nombreux que dans les petites villes de tisserands, assez fortement germanisées, au sud de la voïvodie de Poznań ou près de la frontière occidentale. Pendant la seconde moitié du XVI^e siècle, la ville de Gniezno eut quatre maires d'origine noble. Poznań eut aussi un bourgmestre noble en 1553, en la personne du *nobilis et famatus* Andrzej Lubczyński. A Kalisz, nous voyons le *nobilis* Szymon remplir les fonctions de prévôt (1538), et nous rencontrons encore des burgraves d'origine noble dans quelques autres petites villes. A la fin du siècle, nous connaissons également des greffiers et burgraves nobles. De temps en temps nous tombons sur un gentilhomme drapier, toilier, serrurier, boucher, mais habituellement les gens de cette souche étaient

⁴⁴ K. Tymieniecki, *Szlachta-mieszczanie w Wielkopolsce XV wieku (1400 - 1475)* [Les nobles-bourgeois de Grande-Pologne au XV^e siècle — 1400 - 1475], « Miesięcznik Heraldyczny », vol. XV, 1936, pp. 146 - 153, 161 - 165, 180 - 184; vol. XVI, 1937, pp. 2 - 6, 19 - 27; W. Dworzaczek, *Przenikanie szlachty do stanu mieszczańskiego w Wielkopolsce w XVI i XVII wieku* [Pénétration de la noblesse dans la bourgeoisie de Grande-Pologne aux XVI^e et XVII^e siècles], « Przegląd Historyczny », vol. XLVII, 1956, n^o 4, pp. 656 - 684.

⁴⁵ *Volumina legum*, vol. II, p. 7; vol. III, p. 382.

propriétaires de maisons et de quelque terre près de la ville. Les professions artisanales, très répandues parmi eux au XV^e siècle, se firent rares au XVI^e. Ils ne voulaient pas couper les ponts et, à coup sûr, le mépris que la noblesse vouait au travail manuel jouait un grand rôle⁴⁶.

Nous observons le même processus en Prusse Royale, avec la réserve que le pourcentage des nobles qui s'établissaient à Chojnice, Puck ou Kościerzyna, comparé à celui des paysans, était plus bas qu'en Grande-Pologne. Là aussi, entre les murs de la ville, les nobles dédaignaient l'artisanat et s'attachaient à conserver tout au moins en partie leur caractère d'agriculteurs⁴⁷. Nous sommes en droit d'estimer qu'il en était ainsi dans les autres régions, quoique avec une intensité variable.

Il ne semble pourtant pas que les familles nobles, qui optaient pour la ville, s'assimilaient vite et facilement. A elle seule, la longue conservation, pendant plusieurs générations parfois, de leurs anciens titres, et cela malgré des occupations bourgeoises, prouvait leur désir de maintenir un sentiment de supériorité sociale qui n'était que fiction.

La Grande-Pologne fournit un exemple intéressant, montrant combien le sommet était quelquefois proche des échelons plus bas de l'échelle sociale. Wojciech Baranowski (décédé en 1615), issu de petite noblesse, chancelier de la Couronne puis, au faite de sa carrière, archevêque de Gniezno et primat, dont les deux frères siégeaient grâce à lui au sénat comme castellans, dont un neveu était voïvode et l'autre castellan, avait un oncle qui s'établit à Strzelno et devint un petit bourgeois. Le fils de cet oncle, donc le cousin germain du primat qui était la première personnalité après le roi, était lui aussi bourgeois dans la même petite ville. Le père, ou le beau-père de la grand-mère du primat, était le paysan Jan Głowa. Peut-on s'étonner que les contemporains soupçonnaient Baranowski, d'ailleurs à tort, de ne pas être noble?

Les mariages entre des personnes d'état différent révélaient généralement que des aspirations à la promotion sociale sommeillaient chez les roturiers, mais ne témoignaient pas toujours du déclassement des nobles. Il était normal qu'un nobliau parcellaire, vivant à un niveau guère différent de celui des paysans, consentit à donner en mariage l'une ou l'autre de ses filles à un petit bourgeois ou un artisan rural, d'autant plus s'ils vivaient dans l'aisance. Il y avait beaucoup de meuniers parmi les gendres roturiers. Des soeurs épousaient des bourgeois, et cela dans deux ou trois générations successives. Les mariages entre filles nées et paysans, sujets des nobles, étaient incomparablement plus rares. Combien paradoxale paraît la situation suivante: la « noble » Małgorzata de Przybysławice, dite

⁴⁶ W. Dworzaczek, *op. cit.*

⁴⁷ S. Gierszewski, *op. cit.*, p. 17.

Tetlanka (donc épouse de Tetla), sujette du « noble » Jan Będzieski, comparut, en 1544, à l'office municipal de Kalisz, en compagnie de son maître (!) et donna au « noble » Mateusz Molski quittance des 6 marcs qui lui étaient dus sur son héritage de Przybysławice⁴⁸.

Ces mariages avaient pour conséquence naturelle la vente des biens immeubles, ou les droits à ces biens étaient cédés aux membres mâles de la famille ou aux beaux-frères nobles. Il arrivait pourtant que les femmes des artisans citadins ou ruraux conservaient leur héritage plus longtemps, et même, mais le cas était plus rare, qu'elles le transmettaient à leurs enfants. Si les enfants prenaient le nom de leur mère, qui était celui de la terre héritée, chose qui paraissait encore naturelle au XVI^e siècle, les descendants pouvaient nourrir l'espoir d'usurper la noblesse de leur mère. Le consentement tacite des voisins était évidemment nécessaire, mais il dépendait des relations familiales et pécuniaires au sein du groupe donné de la petite noblesse. Dans les grands groupements de nobliaux, notamment en Masovie, mais aussi dans les voïvodies de Kalisz, de Łęczyca, dans la partie occidentale de la voïvodie de Cracovie, dans celle de Lublin, les « nobles » de cette qualité ne manquaient pas.

Les nobles épousaient moins volontiers des roturières. Au XVI^e siècle, comme je l'ai écrit plus haut, la notion de noblesse était définie. Celui était noble dont les deux parents l'étaient, mais aussi celui, dont le père était noble et la mère roturière; toutefois seul le premier jouissait de tous les droits propres à l'état de la noblesse. A lui étaient réservées les prébendes, si importantes pour la noblesse moyenne. Et comme le droit exigeait que les femmes et les mineurs ne comparussent devant les tribunaux qu'assistés de parents du côté de la mère ou du père, la présence de ces parents demeurait nécessaire. L'assistance d'un oncle roturier était douloureusement ressentie par l'amour-propre d'une famille noble. La fille mariée à un bourgeois ou même à un paysan était en meilleure position, ces mariages n'influençant pas la « pureté » du sang de la ligne mâle de sa famille. Il arrivait, par contre, qu'ils fussent avantageux pour la famille, le mari roturier se montrant moins exigeant sous le rapport de la dot.

La « pureté » du sang cessait d'être une barrière infranchissable quand la dot de la bourgeoise était réellement importante et quand la famille du jeune homme jouissait d'une position sociale et économique assez forte pour se permettre une mésalliance. Au XVI^e siècle, Cracovie avait une riche bourgeoisie et de grands magnats résidaient dans les environs ou dans la région de cette ville, aussi est-ce à Cracovie que nous trouvons de nombreux mariages de ce type. Par exemple: Jan Tęczyński, courtisan royal (décédé en 1532) épousa Anna Fogelweder; Andrzej Stadnicki, castel-

⁴⁸ Archives d'État à Poznań, Kalisz Gr. 32, f. 33 v.

lan de Sanok (décédé en 1537) — Barbara Salomon, Jan Gratus Tarnowski (décédé en 1626) — Anna Korniakt; Anna Czerny fut l'épouse de Jan Mel-sztyński (décédé vers 1518); Barbara Krupczanka épousa d'abord Piotr Szydłowiecki (décédé en 1507), puis Hieronim Kurozwecki (décédé en 1519/1520); Stanisław Odrowąż de Sprowa, voïvode de Ruthénie (1542 ou 1543) était marié avec Jadwiga Morsztyn. Dans les autres villes on peut citer Anna Schropp de Lwów qui épousa, au cours de la deuxième moitié du XV^e siècle, Dobiesław de Żyrawica, castellan de Przemyśl, et encore Anna Wasilewska, bourgeoise d'Olkusz, seconde femme de Hieronim Szaf-raniec de Piaskowa Skała (décédé en 1554/1556). La Grande-Pologne n'avait pas de bourgeoisie à la mesure de la bourgeoisie cracovienne, et elle n'eut pas de mariages entre bourgeois et magnats au XVI^e siècle; ce n'est qu'au siècle suivant que l'on note mariage de quelques filles de riches bourgeois avec des gentilshommes impécunieux.

Voici, pour terminer, quelques conclusions générales. Au XVI^e siècle, les limites entre les états étaient suffisamment définies par le droit et l'on ne pouvait devenir noble que par voie d'anoblissement, du moins formellement. Pour que l'anoblissement ait une valeur pratique, pour que les générations suivantes en jouissent, il fallait posséder une fortune assez grosse et la laisser en héritage à ses descendants. Sans fortune l'anoblissement ne comportait aucune suite de nature sociale. D'autre part, les gros bourgeois possesseurs de richesses se muaient en nobles sans anoblissement, ou en se référant à des titres de noblesse étrangers, parfois fictifs. Les riches bourgeois de Cracovie, ceux d'origine étrangère notamment, y excellaient. Pour passer dans les rangs de la noblesse l'essentiel était d'acheter des propriétés près de Cracovie. Certains bourgeois, de noblesse douteuse ou même fausse, sont parvenus au rang de magnats. Mais un afflux massif de roturiers dans la noblesse s'effectuait sans doute par une autre voie, celle de l'usurpation pure et simple. De petits bourgeois, des vilains même, fortune faite et protection puissante assurée, se fabriquaient une noblesse fictive et ancienne, et devenaient nobles *de facto*. En comparaison, le pourcentage des personnes légalement anoblies devait être minime. En Lituanie, les choses se passaient autrement. Au XVI^e siècle les candidats à la noblesse provenaient non des villes lituaniennes, encore rares et mal développées, mais de la couche intermédiaire des serviteurs armés. Sur le territoire de la Couronne la couche analogue des *włodyki* disparut au XV^e siècle: elle avait avancé et s'était fondue dans la noblesse ou bien était retombée à la condition paysanne. Il en fut de même dans le Grand Duché de Lituanie avec les « boyards cuirassés » ou *putni*. Malgré les lois qui limitaient la liberté de mouvement des paysans, ils s'établissaient dans les villes et cet état de choses durait encore au XVI^e siècle.

Les barrières entre les états étaient également traversées en sens con-

traire, c'était alors une dégradation. De nombreux nobles élisait les villes pour résidences au XV^e siècle, et continuaient à le faire au XVI^e siècle, surtout dans les régions où il y avait des villages fortement morcelés entre des petits nobles.

Les mariages entre personnes de condition différente faisaient partie du même processus. Ils étaient plus fréquents dans la petite noblesse, mais on les rencontre dans les familles des grands magnats, lorsque des richesses vraiment grandes entraient en jeu. Dans la noblesse moyenne, qui cultivait soigneusement tous les mythes nobiliaires, ils étaient rares. Que de similitudes avec ce qu'on aperçoit beaucoup plus tard, dans les conditions fondamentalement différentes du XIX^e siècle!

Ce n'étaient donc pas les lettres de noblesse seules, mais seulement jointes à la fortune, ou bien une fortune suffisamment grande sans aucun titre de noblesse qui décidaient du passage efficace et durable des barrières sociales.